
Vincent Broqua | *La langue du garçon*. Al Dante, 88 p., 17 €

Organisé en trois séquences, « feu » « frais » et « plage critique », *La langue du garçon* éclate en petits textes-projectiles et nous propulse dans un espace tout en légèreté et pulsations. Les vers – très courts, aériens – jouent parfois avec les paroles de grandes chansons pop : on reconnaît *Cucurrucucu Paloma* (« *velours rouge / sur ma mère / dis parle / koukouroukoukou* »), *Sweet dreams* d'Eurythmics, Céline Dion. Parfois ils s'amuse d'expressions toutes faites comme d'un petit bois poétique, prompt à flamber. Ou bien ce sont des monosyllabes : « *là* », « *dis* » « *roux* » « *tu crois ?* » « *plissé-/comme* » qui, en contexte de retrouvailles amoureuses, déploient

leur aura. À la fin de chaque section, on trouve des bouts d'encyclopédie : mails, herbiers, dessins. La langue s'origine non dans un corps, mais entre les corps. À la fin du recueil, elle flambe entre le marbre d'une statue et les mains caressantes de deux touristes. Il lui arrive (« *flic-flac/ glissade / [...] / ton transfert / de poids / qui part en vrille*») de s'élancer hors du tracé alphabétique : apparaît sur la page un dessin incongru, signature, empreinte endeuillée ou lettre d'un genre nouveau. On croirait l'ensemble « *fresh & easy* » : il est plein d'art et de générosité. C'est à la fois collectif et très personnel et cela nous entraîne, sans emphase, vers des crépitements de vie. « Nous » car chacune, chacun, pris par cette langue, perd ses contours, devient poreux. Plus poreuse et plus vivante aussi, comme dans une fête.

Claire Paulian